

la souillent mais, plus profondément sans doute, (...) un livre qui vise à rendre à la révolution toute sa signification ».

La thèse est donc simple : si Khrouchtchev est tombé, c'est moins en raison de ses échecs et maladroites que du fait de leur impact sur la Nomenklatura et des réactions successives de celle-ci. Le choix des conjurés se porta finalement sur Brejnev, d'âge moyen et réputé modéré, donc plus représentatif que le jeune et radical Chelepine.

A défaut d'être toujours convaincu, on est intéressé constamment par ces intrigues de palais où la plus grande subtilité (ainsi de la séance où le despote amena les membres du Présidium et notamment Brejnev à accepter la publication du livre de Soljenitsyne) côtoie la stupidité dogmatique la plus épaisse (la politique agricole est, à cet égard, remarquable).

Selon Jean-François Soulet, la chute de Khrouchtchev est la conséquence d'une mauvaise estimation des « forces d'opposition », que son « rapport secret » avait stimulées. La place de la Nomenklatura serait donc plus modeste. Mais il est vrai que tout auteur tend à accorder la place essentielle à l'objet même de son étude : pour MM. Chiama et Soulet, c'est la dissidence dans le bloc socialiste depuis la mort de Staline. Ainsi défini, le livre amène à poser deux questions préalables : pourquoi tout le bloc socialiste (ou, au moins, les satellites directs)? Et pourquoi seulement depuis 1953? Les auteurs ne justifient guère la limitation dans le temps; mais leur étude des sources de documentation tend à expliquer leur choix par la rareté des informations disponibles avant cette date. Nos historiens de métier n'ont donc pas voulu s'aventurer sur un terrain mal balisé; ce scrupule dénote le sérieux du livre, mais il aurait pu être compensé par une introduction importante, même si elle était moins documentée, sur le phénomène de la dissidence au moins depuis 1917.

Fallait-il considérer comme une, l'ensemble des dissidences de l'ensemble du bloc socialiste? Les émeutes ouvrières de Pologne, provoquées par l'encherissement de la vie sont-elles de même nature que les chansons de Boulat Okoudjava interprétées à Moscou? Le sous-titre de l'ouvrage témoigne de cette ambiguïté aussi bien géographique que conceptuelle : la situation n'est pas la même à Prague qu'à Vorkouta, à Poznan qu'à Riazan, et il n'est pas sûr que révoltes et oppositions traduisent le même phénomène, abusivement appelé « dissidence ». Le terme russe qui désigne les dissidents est formé autour de « mysl », la pensée : les dissidents sont « ceux qui pensent différemment ». Les révoltes ouvrières peuvent traduire un refus du système officiel de pensée, mais ce n'est ni général ni certain. L'ambition du livre est donc un peu trop grande ou, plutôt, son titre est trompeur : on y trouve, en réalité, tous les sursauts et soubresauts de sociétés différentes confrontées à des oppressions différentes. Car ce qui est « seulement » l'oppression communiste à Moscou, devient à Varsovie l'oppression communiste + l'oppression du voisin russe + l'oppression spécialement dirigée contre la principale force sociale : l'Église catholique, etc.

Ces remarques générales faites, reste que le livre est utile, bien fait, et qu'il complète intelligemment les ouvrages consacrés à l'histoire des démocraties populaires. Son découpage suit les temps forts de l'histoire soviétique : le règne de Khrouchtchev est l'époque d'une « explosion » qui va mettre l'empire en danger, puis d'une longue incertitude. Avec Brejnev et le Printemps de Prague, la lutte redevient âpre tout en évoluant vers « le légalisme », c'est-à-dire l'utilisation des droits reconnus par les lois socialistes. Soljenitsyne, notamment dans *Le chêne et le veau*, a cependant montré que la dissidence à laquelle il se rattachait suivait à la lettre la Constitution et les Codes; c'est au contraire la répression qui sortait du cadre textuel pour s'appuyer sur une « légalité socialiste » non écrite. Le dernier chapitre, couvrant les cinq dernières années, et axé sur la Conférence d'Helsinki et ses conséquences, porte un titre ambigu : « la contestation reconnue ». Si reconnaissance il y eut, on ne peut paraître en créditer les dirigeants de l'Est. Regrettons aussi la phrase par laquelle débute la conclusion, et qui évoque un itinéraire « jalonné de roses et plus encore d'épines » qu'aurait connu « le phénomène de la dissidence ». On distingue mal les roses dans cette résistance qui, jusqu'à présent, n'a pu

déboucher que sur le Goulag, la répression armée, les hôpitaux psychiatriques ou l'exil.

Avec la parution attendue du *Dictionnaire biographique des dissidents en Union soviétique* (en anglais et aux éditions Martinus Nijhoff de La Haye), qui contient plus de 3 000 biographies, l'histoire de la dissidence repose dorénavant sur des bases solides, ce qui n'enlève rien aux récits de chaque dissident : vu « de l'intérieur », le phénomène est toujours différent.

On n'oserait dire du mal d'un livre, fût-il très mauvais, consacré à l'antisémitisme : ce serait risquer l'accusation d'antisémitisme. Aussi vaut-il mieux ne rien dire du livre d'Anne-Marie Rosenthal, écrit d'après les différentes histoires des Juifs de Russie (bizarrement et inexactement appelés « partisans du judaïsme »). Bien souvent, ce livre apparaît comme un autre « bréviaire de la haine », anti-catholique, anti-orthodoxe et anti-bolchévique à la fin, parce que « les caractéristiques sociologiques du Bolchévisme "russifié" sont les mêmes que celles des catholicisants ». On ne dira même pas qu'il est très mal écrit.

Jean-Pierre Ferrier